CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

INTRODUCTION. L'ADDICTION CONTEMPORAINE

Stéphane Deluermoz

ERES | « Journal français de psychiatrie »

2016/1 n° 43 | pages 7 à 10

ISSN 1260-5999
ISBN 9782749252162

Article disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2016-1-page-7.htm

Pour citer cet article :

Stéphane Deluermoz, « Introduction. L'addiction contemporaine », *Journal français de psychiatrie* 2016/1 (n° 43), p. 7-10.
DOI 10.3917/jfp.043.0007

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.
© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 178.254.66.86 - 11/01/2017 22h34. © ERES

Introduction
L'addiction contemporaine

Stéphane Deluermoz *

Pourquoi l'addiction ? L'addiction concerne le monde contemporain car elle manifeste les difficultés des sujets d'aujourd'hui dans leur lien social. L'addiction ne concerne pas seulement quelques individus désignés comme toxicomanes dans le champ de la psychopathologie mais intéresse la relation intime de chacun avec ses objets dans le monde actuel du déclin du symbolique et de la promotion de l'objet. L'horizontalité comme principe d'organisation sociale en groupe de semblables et l'objet comme mode de jouissance privilégié gouvernent le social. Et les manifestations cliniques de cette modernité se nomment toxicomanie, anorexie, boulimie, pathologies des comportements et des conduites impulsives telles que défis ordaliques, *binge drinking*, scarifications, répétition des conduites suicidaires…. Autant de manifestations de sujets atopiques. La prévalence de l'objet met au rancart les discours et les semblants, et la relation du parlêtre à l'objet n'est plus pacifiée par un Nom-du-Père. Quand la norme remplace la loi, les trous du monde, les failles ne sont plus colmatés par le fonctionnement des institutions avec leurs croyances variées, telles que celles concernant l'efficace de la science, les valeurs de l'humanisme ou de la sublimation, mais seulement obturés par des objets.

L'addiction est à ce titre le problème contemporain par excellence à notre époque où le social est gouverné par les idéaux de l'économie libérale et les certitudes des croyances pseudo scientifiques.

Il n'y a pas si longtemps encore, les drogues étaient censées procurer des expériences hors du commun et permettre de s'affranchir de la raison rationnelle. Pour cette raison, elles furent très souvent les compagnes de la création, qu'elle soit artistique ou autre. Mais le franchissement de la limite, tant de fois provoqué par leur répétition , conduit toujours en définitive à la mort dans une

* *Psychiatre, psychanalyste, Lyon.*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 178.254.66.86 - 11/01/2017 22h34. © ERES

union ultime – *Das Ding*. Cette limite dernière, réelle, est le corps, un corps qui n'est plus régulé par le symbolique. L'affrontement à l'ordre phallique conditionne la possibilité de la nouveauté, de l'originalité et de l'audace rebelle par l'excès, le hors-limite, mais son affranchissement devient cause de destruction et de mort.

Que serait la poésie sans les paradis artificiels de Baudelaire, les confessions de Thomas de Quincey et les dérives transgressives des poètes de la *Beat Generation*, les Kerouac, Ginsberg, Burroughs, Neal Cassady ? Et que serait la littérature sans Oscar Wilde ou Edgar Poe, ou les écrivains du nouveau journalisme (*gonzo journalism*) des années 1960, aux États-Unis, qu'ont été Hunter S. Thompson [1] ou Tom Wolfe [2].

La peinture contemporaine serait un vain mot sans l'appétence pour l'alcool d'un Pollock ou pour les stupéfiants d'un Jean-Michel Basquiat. Arnulf Rainer, par exemple, considéré comme un des plus grands peintres de la scène contemporaine autrichienne, n'a jamais caché sa consommation de drogues hallucinogènes dans les années 1950.

La prévalence de l'objet met au rancart les discours et les semblants.

Et la musique pop-rock ? La création musicale des années 1970-1990 s'est faite sous produits toxiques : LSD, morphine, cocaïne… Les Rolling Stones se sont faits les chantres des mérites de *Sister Morphine :*

« Dis-moi, sœur Morphine, quand reviens-tu me voir ?
Oh, je ne pense pas pouvoir attendre si longtemps
Je t'en prie, sœur Morphine, change mes cauchemars en rêves
Oh, ne vois-tu pas que je m'éteins rapidement ?
Et que cette piqûre sera ma dernière.
Douce cousine Cocaïne, pose ta douce main sur ma tête. »

Mick Jagger chante les louanges du pharmakon qui soulage, dans l'immédiaté d'un présent qui annule toute frustration et transforme les cauchemars en rêve, mais pour un temps… avant que le rêve ne se mue en cauchemar encore plus terrifiant, car il fraye avec la mort jusqu'à la causer.

Le tube *Hôtel California*, chanté par le groupe The Eagles en 1976, ne parle pas d'un hôtel comme les autres mais d'un établissement spécialisé dans le traitement des dépendances, fréquenté par les rockstars de l'époque. Dans ce morceau, il est question d'aiguilles, de seringues pour traiter « *the Beast* », la dépendance. Et que penser du club dit « des 27 », constitué des rockers décédés à 27 ans entre juillet 1969 et juillet 1971 ? Jimmy Hendrix, asphyxié à la suite d'une surdose de médicaments, Janis Joplin, décédée d'une surdose d'héroïne, de même que Jim Morrison [3]. La légende raconte que David Bowie

1. H.S. Thompson, *Las Vegas parano* (1972), Paris, 10/18, 1998.
2. T. Wolfe, *Acid test* (1968), Paris, Le Seuil, 1996.
3. http://tempsreel.nouvelobs.com/culture/20140807.OBS5843/marianne-faithfull-livre-sa-verite-sur-la-mort-de-jim-morrison.html

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 178.254.66.86 - 11/01/2017 22h34. © ERES

consommait jusqu'à 200 $ par jour de cocaïne et se faisait régulièrement surprendre, avec son comparse Iggy Pop, dans des chambres d'hôtel new-yorkais. On pourrait encore citer Elton Jones, Kurt Cobain, Brian Jones ou Amy Winehouse et les autres, mais la liste est trop longue.

En médecine, des pionniers ont aussi expérimenté la drogue pour décrire ses manifestations cliniques, en détailler les effets dans diverses publications. D'abord, Moreau de Tours étudie le haschich sur lui-même et publie un ouvrage, *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, en 1845, qui fit date dans l'histoire de la neurologie et de la psychiatrie. Il y décrit l'étude persévérante à laquelle il s'est livré sur lui-même avec le haschich durant plusieurs années, poussant même le souci d'exactitude scientifique jusqu'à aller en Orient pour compléter son analyse. La description qu'il fait de la psychose cannabique fut considérée par Henri Ey comme le modèle de la psychose expérimentale.

Les écrits de Freud sur la cocaïne sont également célèbres. Il a mis son corps à contribution « pour se délier la langue » lorsqu'il était seul à Paris pour travailler avec Charcot, loin de sa fiancée [4]. Une petite dose de cocaïne, écrivait-il, atténuait sa méfiance à l'égard d'autrui, l'aidait à surmonter sa timidité et diminuait sa crainte de se confronter aux gens qu'il ne connaissait pas. Freud constatait que la cocaïne apporte gaieté et euphorie durable, aide les ouvriers à supporter la fatigue, à résister à la privation de nourriture et augmente la sensation de maîtrise de soi en atténuant les affects déprimants. Il conclut même, dans l'euphorie de cette découverte, que la cocaïne ne provoque pas de trouble dans l'organisme, ni n'induit de dépendance. Il propose qu'elle soit utilisée dans la désintoxication des morphinomanes ou des alcooliques et comme aphrodisiaque. Freud addict ?

Et aujourd'hui ? L'objet, synonyme de rébellion contre l'ordre établi et de quête de liberté dans la période romantique des années 1970, a désormais perdu sa superbe en s'affranchissant de ses références symboliques et devient objet de mort. Avec ce déclin, l'objet du manque, dans sa dimension romantique, s'est mué en objet tragique, objet qui donne la mort. Nouvel objet sans référence, Objet réel.

Pourquoi le cannabis exerce-t-il toujours un tel attrait auprès des jeunes ? Pourquoi la cocaïne continue-elle à faire ses ravages ? Chaque semaine, un journal ou une revue consacre un article à la question de la dépendance et de l'engouement d'une population de plus en plus jeune pour ces produits [5]. L'attrait pour la drogue mais aussi pour les autres objets tels que l'alcool, le sexe ou le jeu… s'avère un véritable enjeu de société. Le développement des CSAPA [6], prévu par les pouvoirs publics et les travaux de la mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives, manifeste les tentatives sociales mises en place pour lutter contre l'addiction.

Qu'est-ce que l'addiction ? L'addiction est-elle une nouvelle structure qui viendrait compléter la liste des structures classiques telles que la nosographie l'enseigne, en distinguant les névroses des psychoses et perversions – niveau de compréhension structural ? Est-elle une conduite répondant à une altération des schémas cognitifs nécessitant rééducation ou remédiation cognitive – échelon comportemental ? Ou est-elle un invariant dynamique au même titre que la jouissance – niveau économique ?

4. Lettre de Freud à Martha, 1886. Cf. J.-L. Chassaing (coord.), *Écrits psychanalytiques classiques sur les toxicomanies,* Paris, Éditions de l'Association freudienne internationale, 1999.
5. Cf. aussi les différents articles du *Quotidien du médecin.*
6. Centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 178.254.66.86 - 11/01/2017 22h34. © ERES

À la différence de la jouissance qui vise l'effacement de l'Autre en tant que limite du sujet et obstacle à son expansion, afin de s'affranchir de l'aliénation au désir – le désir entendu comme désir de l'Autre –, l'addiction vise l'annulation de l'objet, en tant qu'objet. L'annulation de l'objet permet de faire croire qu'il est possible de s'affranchir de la dépendance et de se jouer du manque. Ainsi entendue, l'addiction consisterait à vouloir se rendre maître de l'objet, se l'approprier afin de l'avoir toujours sous la main pour s'en servir à sa guise, à l'avoir en permanence avec soi afin d'éviter la douleur consécutive à son éloignement ou à son absence, le manque. La possession de cet objet, devenu pur objet réel par perte de ses coordonnées symboliques, délivrerait ainsi définitivement de toute dépendance puisqu'il ne manquerait jamais. Mais un objet qui ne manquerait jamais n'existe pas puisque l'objet est par essence un objet perdu. Il n'existe pas d'objet qui ne soit détaché du corps. En raison de cette spécificité de faire défaut, l'objet alimente toutes les quêtes dans l'espoir de grandes retrouvailles. Pas de retrouvailles sans perte, pas de possibilité d'objet sans coupure.

L'addiction trouve sa place dans la postmodernité caractérisée par la disparition des récits.

Nous ne manquerons pas enfin de rappeler que le premier objet est la mère, auprès de laquelle l'individu a été exproprié lors de l'instauration de l'ordre imposé par le père afin qu'il en garde, lui, l'exclusivité. Du fait de sa loi, jouir de la mère devient interdit à l'enfant.

L'addiction trouve sa place dans la postmodernité caractérisée par la disparition des récits. Entre le sujet et l'objet, il n'y a aujourd'hui plus de place pour le récit, il n'y a pas de place pour construire un récit, puisque la distance est abolie. L'objet dans l'addiction colle au corps, il est objet réel sans voix, sans même la possibilité d'une voix, car le toxicomane ne parle pas, il j'acte. Pour Derrida, il est reproché au pharmakon « de substituer le signe essoufflé à la parole vivante, de prétendre se passer du père (vivant et source de vie) du logos, de ne pouvoir pas plus répondre de soi que d'une sculpture ou d'une peinture inanimée [7] ». ■

7. J. Derrida, « Le Pharmakon dans Phèdre » dans *La dissémination*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 114.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 178.254.66.86 - 11/01/2017 22h34. © ERES